

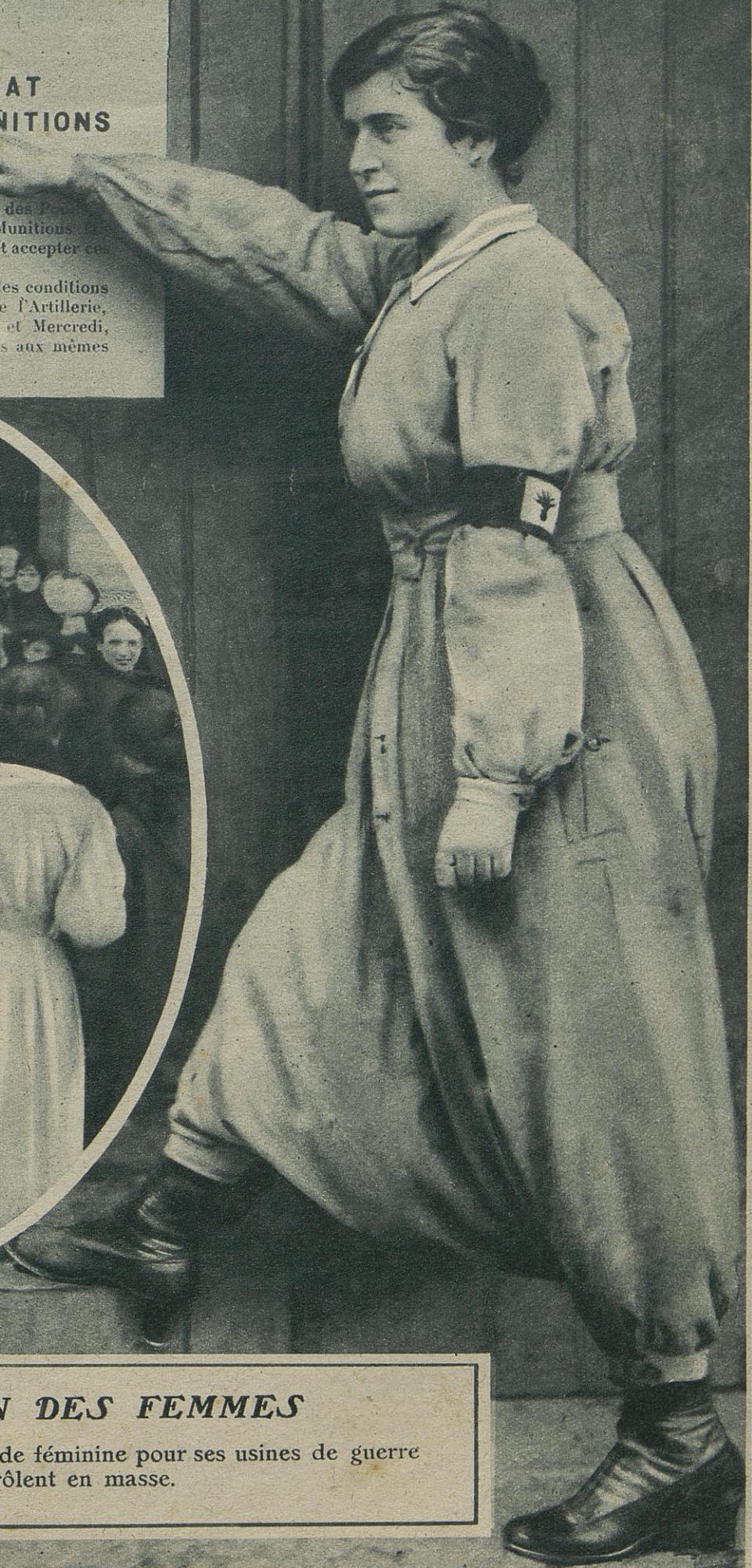
J'ai vu...

MINISTÈRE DE LA GUERRE

SOUS-SECRETARIAT D'ÉTAT DE L'ARTILLERIE ET DES MUNITIONS

Un certain nombre d'emplois peuvent être actuellement offerts à des ouvrières dans les établissements de l'Artillerie et des Munitions.
Le Sous-Secrétaire d'Etat de l'Artillerie et des Munitions fait appel au concours de toutes les ouvrières qui pourraient accepter ces emplois en province.

Tous les renseignements concernant les salaires et les conditions d'emplois sont fournis au Sous-Secrétaire d'Etat de l'Artillerie, Avenue des Champs-Élysés, n° 74, les Lundi, Mardi et Mercredi, de 9 heures à 11 heures. Les inscriptions sont reçues aux mêmes heures.



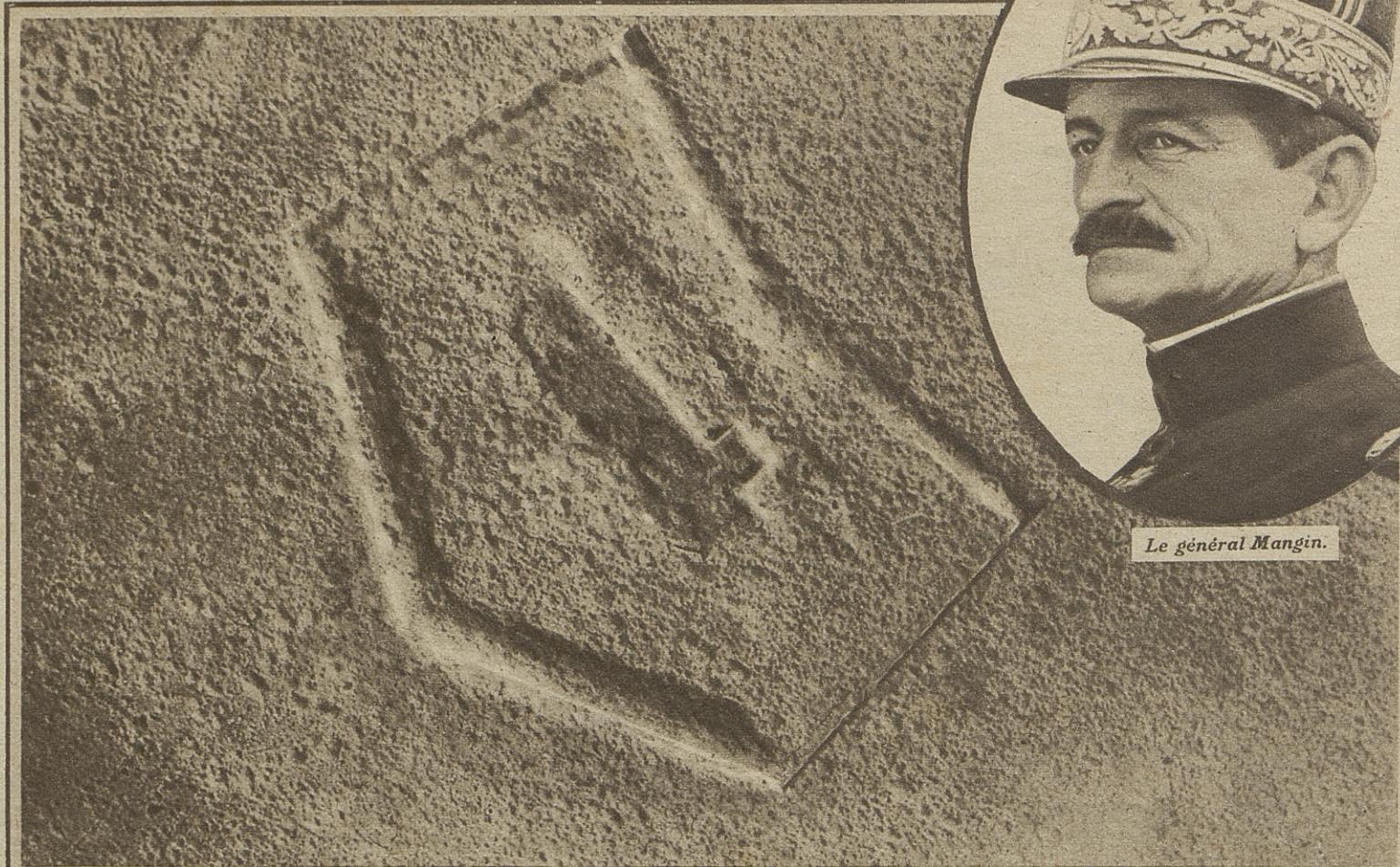
LA MOBILISATION DES FEMMES

Le ministre des Munitions fait appel à l'aide féminine pour ses usines de guerre et les femmes s'enrôlent en masse.

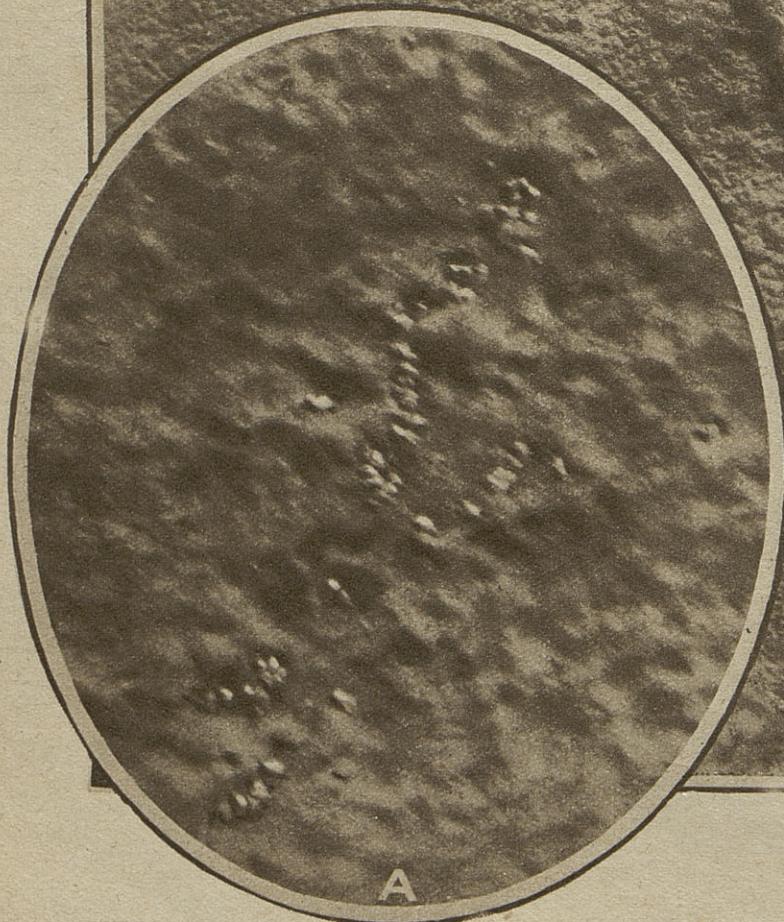
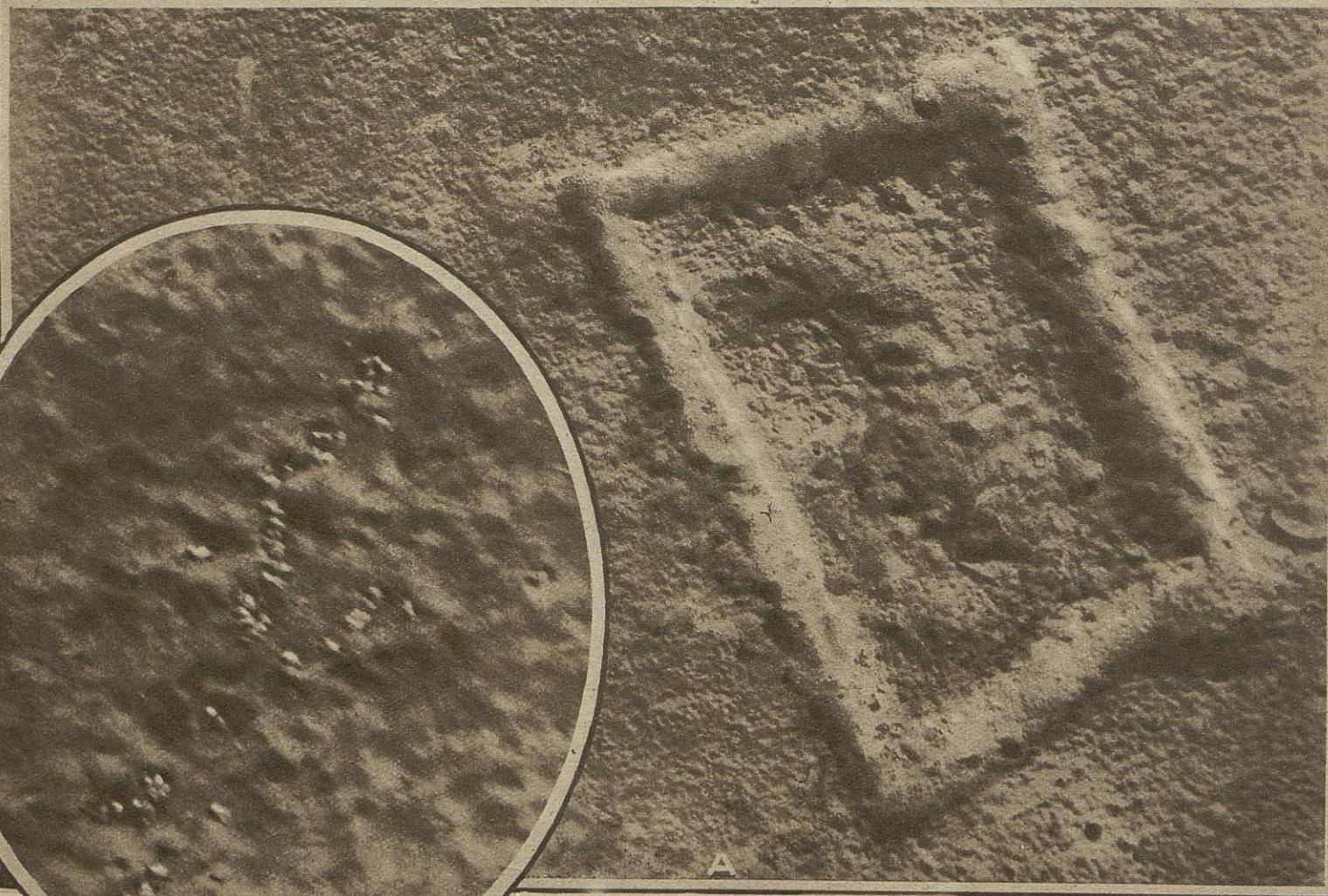
FOP 47

Fal vii.

Le fort de Douaumont pris à 1 800 mètres le 1^{er} octobre.



Le général Mangin.



Le fort de Vaux pris à 2000 mètres le 23 octobre.

LES FORTS DE DOUAUMONT
ET DE VAUX VUS D'UN AVION

Les documents que nous donnons ci-dessus ont été pris quelques jours avant les assauts qui rendirent les deux positions aux troupes du général Mangin. Chacune des crevasses qu'on remarque sur ces photographies — et il y en a des milliers et des milliers — est un trou d'obus... Que nos lecteurs les examinent attentivement : ils pourront découvrir dans quelques unes de ces traces comme des grains

de mil... et ces grains de mil, noyés dans ce sol retourné ce sont nos soldats! (Nous donnons à gauche un agrandissement de la partie A où les tâches sont plus visibles). Miracle de la volonté ! Dans ce sol troué comme une écumoire par la mitraille qui ne cesse de pleuvoir, des hommes désespérément accrochés à la terre n'attendent que le signal de se porter en avant, d'attaquer encore et de vaincre!



La tranchée de l'Inferno quelques minutes à peine après son occupation par nos soldats.



Un poste de commandement allemand.



CE QUE NOS SOLDATS TROUVÈRENT DANS LA TRANCHÉE DE L'INFERNO

Les trois impressionnantes photographies que nous publions ci-dessus ont été prises le 20 octobre dernier au moment où nos soldats victorieux pénétrèrent dans la tranchée de l'Inferno, au sud de la hauteur du Mont Saint-Quentin qui domine

Péronne. Les obus français avaient complètement bouleversé cette redoutable position dont tous les occupants avaient été tués.

WILSON OU HUGHES ?

Dans le numéro précédent, J'ai Vu publiait le début d'une étude de notre collaborateur Victor Forbin sur la "cuisine" d'une élection présidentielle aux Etats-Unis. Le scrutin a eu lieu le 7 novembre. A l'heure où nous mettons sous presse, le verdict populaire n'est pas encore complètement connu. Le démocrate Wilson l'emporte-t-il sur le républicain Hughes? En tous cas, le pointage sera très serré. Nous donnons aujourd'hui la fin de l'intéressante étude de notre collaborateur.

On prétend que la campagne qui vient de finir aura été la moins coûteuse dans tout l'histoire de la République. Mais cette affirmation nous trouve sceptique. Pourrions-nous oublier que les *hyphenates* (Germano-Américain) ont pris une part active à la campagne? Et devons-nous négliger dans nos calculs que la presse indépendante des Etats-Unis ait pu établir que l'Allemagne aura dépensé dans ce pays plus de 60 millions de francs pour y soutenir sa propagande?

Il nous faudrait nous étendre sur l'organisation matérielle d'une campagne présidentielle pour que notre étude apportât au lecteur une idée même approximative des dépenses qu'elle entraîne.

Chaque parti se choisit un *manager*, qui reçoit des appointements princiers. Il est secondé par une armée de secrétaires dont les appointements mensuels varient entre 5 000 et 10 000 francs. Pendant la campagne de 1912, les 25 secrétaires du *manager* républicain, M. Hitchcock, coûtèrent à la caisse du parti 200 000 francs par mois, soit 1 200 000 francs pour les six mois de campagne.

Les Etats-Unis forment une agglomération *multi-lingue*: on y parle toutes les langues de l'univers! On y compte 6 millions de personnes qui ignorent la langue officielle, l'anglais.

Le bureau littéraire de chaque parti se voit donc tenu de prendre à son service d'innombrables interprètes et traducteurs capables de rédiger des articles et des brochures dans les langues les moins classiques: slovaque, tchèque, bulgare, gallois, ruthène, que sais-je encore!

Il existe aux Etats-Unis des villes populaires où l'on n'entend parler que le danois, ou l'allemand, ou le serbe. Dans les grandes villes comme New-York, Chicago, Philadelphie, on peut traverser d'immenses quartiers sans entendre parler un autre langage que l'italien, ou l'espagnol, ou le français.

Comme toutes ces communautés linguistiques ne lisent que des journaux imprimés dans leur langue respective, le bureau littéraire n'aurait aucune action sur elles s'il leur adressait sa prose en anglais.

Or, cette prose électorale est copieuse. Point de ces mesquines professions de foi que nos candidats français couchent en deux ou quatre pages de petit format! Ce sont souvent des brochures de plus de cent pages, bourrées de statistiques et de chiffres, que les agents du parti expédient aux électeurs.

Comme la franchise postale est inconnue aux Etats-Unis, comme cette littérature encombrante et pesante voyage par poste recommandée, vous pouvez juger des dépenses qu'entraîne cette partie de la campagne!

Ce même cosmopolitisme s'exerce aux dépens du bureau d'art oratoire. Il faut des orateurs suédois pour parler aux élec-

teurs d'origine suédoise, des Allemands pour parler aux Allemands. Dans la seule ville de New-York, on compte plus d'un million de Juifs, Russes ou Polonais qui n'entendent que le *yiddish*, jargon germano-hébraïque qui est la langue quasi-officielle d'un quartier grand comme une ville.

Pendant la campagne de 1912, le parti républicain inscrivit sur ses *rolls* (listes de salariés) 9 543 orateurs attitrés, dont les honoraires mensuels variaient entre 500 et 5 000 francs, plus leurs frais de représentation et de déplacement.

Les *parades* forment un autre chapitre de dépenses. Il est de mode aux Etats-Unis, surtout dans les grandes villes, d'organiser



M. CHARLES-EVANS HUGHES

de vastes démonstrations publiques qui revêtent un aspect original.

Par exemple, vous verrez défilé dans les rues de New-York ou de Chicago dix ou quinze mille messieurs tous habillés d'une façon strictement identique: haut de-foiame, cravate blanche, gants clairs, redingote-noire, etc. Le chapeau pourra être noir, ou gris, ou encore bariolé aux couleurs nationales; mais les dix ou quinze mille manifestants auront tous l'air... d'autant de frères jumeaux!

Ces parades, dont la signification est indiquée par des bannières et des pancartes, entraînent des frais considérables. Les costumes sont payés soit par la caisse centrale du parti, soit par celle d'une association politique locale. Naturellement, la longue promenade à travers les rues poussiéreuses dessèche les 15 000 gosiers, d'où de coûteuses libations qui terminent la cérémonie.

Pour montrer quel grand mouvement d'argent provoque une campagne, il nous faudrait entrer dans les détails pittoresques qu'elle comporte. Ainsi, tous les habitants, hommes, femmes, enfants, tiennent à honneur de porter à leur boutonnière ou sur leur corsage une collection d'emblèmes indiquant leurs préférences.

Ce sont, généralement, de petits disques de métal portant le portrait photographique d'un candidat, ou, à son défaut, une devise politique. Il y a près de cent millions

d'âmes aux Etats-Unis. A raison d'une honnête moyenne de trois emblèmes par personne, voyez ce que peut coûter cette débauche d'ornements!

Enfin, nous n'oublierons pas les paris qui s'engagent autour des élections. Des sommes importantes changent de propriétaires, en cette circonstance. Dans Wall-Street, le quartier de la finance, il n'est pas rare que des boursiers parient des milliers de dollars pour ou contre tel candidat.

Aux élections de 1912, le total des paris rendus publics — et nous ne parlons que de ceux qui furent enregistrés par le *New-York Herald* — monta à plus de 1 250 000 dollars! Cette année, avec la passion que les deux partis apportent à la lutte, les paris enregistrés jusqu'au 30 septembre dépassaient déjà un total de deux millions, soit, au cours actuel de notre monnaie, plus de 15 millions de francs!

Il est vrai que d'autres paris n'entraînent pas à d'aussi formidables mouvements d'argent. Certains se contentent de gages simplement humoristiques. On cite un banquier de Wall-Street qui s'est engagé à traverser toute la ville de New-York pieds nus, et sa jaquette endossée avec les manches retournées, si M. Wilson est élu.

En 1912, un autre boursier avait promis de traîner sa femme en brouette à travers New-York si Taft échouait.

Taft échoua. Mais la jolie femme de l'imprudent financier qui ne l'avait pas consultée au préalable, refusa de se laisser brouetter — d'où le procès en divorce qu'elle gagna en première instance, avec ces grasses mensualités que les juges américains accordent fort galamment aux victimes des fantaisies conjugales!

VICTOR FORBIN.

L'Édition Française Illustrée
30, Rue de Provence — Paris

VIENT DE PARAITRE :

LE PLUS FORMIDABLE RÉQUISITOIRE CONTRE L'ALLEMAGNE

GERMANIA

LES ALLEMANDS JUGÉS PAR EUX-MÊMES
LES ALLEMANDS JUGÉS PAR LES NEUTRES

Magnifique album de 180 pages in-quarto (21 x 27), contenant 132 dessins des premiers collaborateurs des grands journaux satiriques d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie et des plus remarquables artistes américains, argentins, espagnols, grecs, hollandais, norvégiens, suédois, suisses, etc., etc.

Couverture en cinq couleurs de Maurice NEUMONT
Texte en cinq langues: français, anglais, italien, espagnol et portugais.

Prix : 3 fr. 50

Envoi PAR POSTE RECOMMANDÉE contre mandat-poste de 4 fr. (Étranger : 4 fr. 55) adressé à l'Administrateur de L'Édition française illustrée, 30, rue de Provence, Paris

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
300 exemplaires numérotés sur beau vélin, grandes marges.
L'exemplaire vélin : 10 francs (franco).

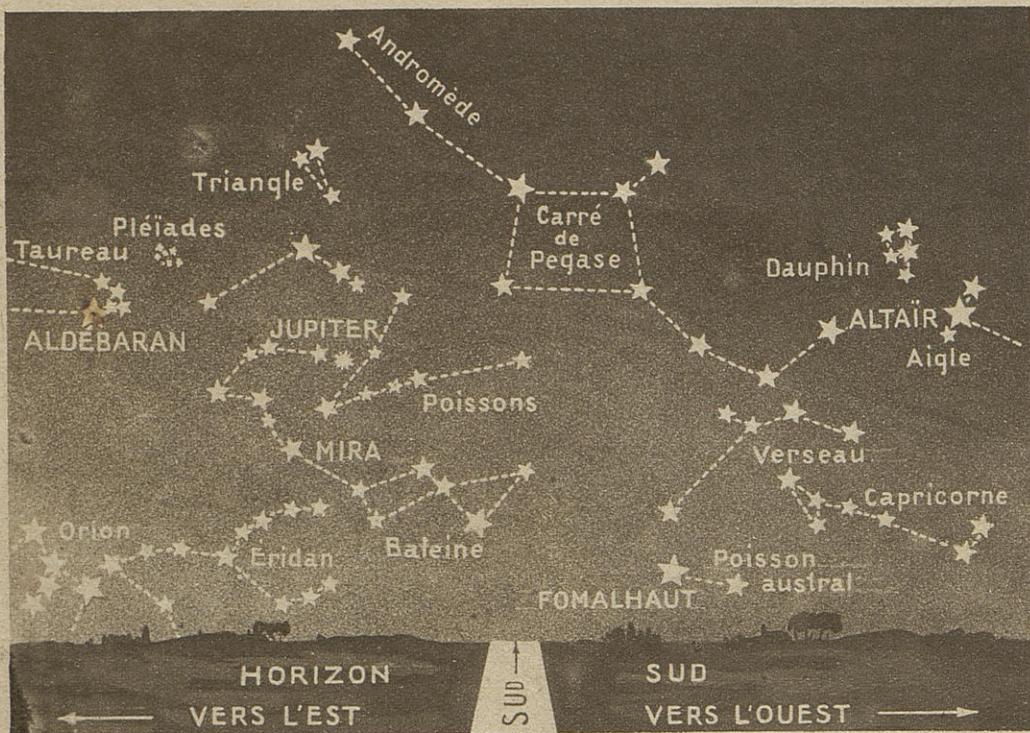
LES MANTEAUX D'HIVER



Les manteaux se portent tous très amples ; mais la caractéristique en est que la ceinture, en général, ne se porte que devant, laissant au dos toute l'ampleur des godets. Beaucoup, les plus riches, sont bordés de fourrures avec col et parements assortis. Toujours très courts, mais ne laissant pas voir la robe, ce qui leur donne souvent l'allure de costumes-manteaux. Les chapeaux sont petits et très enfoncés, garnis aussi d'étroites bandes de fourrure. Pour les bébés, la mode suit celle des grandes personnes, mais peu de ceintures sur les gracieux manteaux d'enfants.

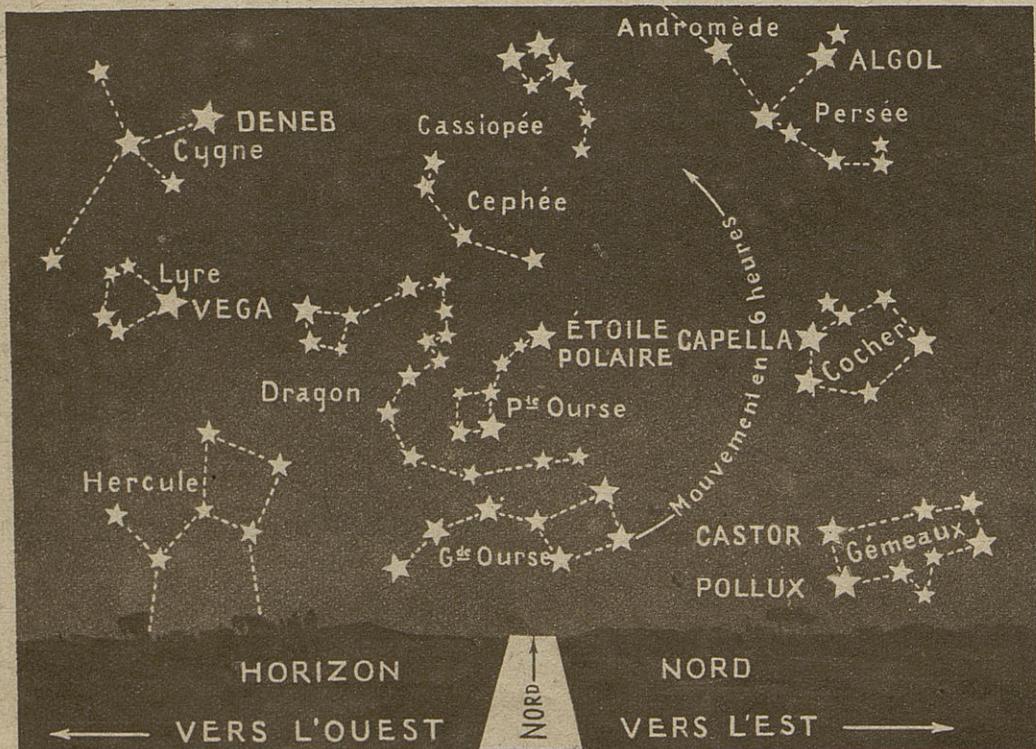
LES ASPECTS DU CIEL EN NOVEMBRE 1916 ⁽¹⁾

Par l'Abbé Th. MOREUX, Directeur de l'Observatoire de Bourges.



HORIZON SUD

Au sud-est, l'astre le plus brillant en ce moment est la planète Jupiter. Le Carré de Pégase passe en plein sud. Mais le ciel est encore plus remarquable vers 11 heures du soir : c'est en effet le moment où le Taureau et Orion étalent leur splendeur. La planète Saturne est visible dans la deuxième partie de la nuit au-dessous des Gémeaux, un peu plus bas que Castor et Pollux.



HORIZON NORD

Chaque mois les aspects du ciel, au nord, changent très peu si l'on ne regarde que les étoiles proches du pôle (Étoile polaire). En comparant aux cartes précédentes, on s'aperçoit que tout l'ensemble paraît avoir tourné vers la droite dans le sens de la flèche. C'est ce mouvement lent qui amène certaines étoiles dans le champ de notre vision ; par exemple on voit ainsi que les Gémeaux surgissent à l'est, tandis que Véga s'abaisse vers l'horizon ouest.

Les longues soirées d'hiver sont commencées. Lorsque le ciel est clair, la voûte céleste est admirable en ce moment. Au nord, la grande Ourse est passée au-dessous de l'Étoile polaire à 9 heures du soir et le premier cheval du Chariot s'appête à raser l'horizon. Cassiopée ou la Chaise trône vers le zénith. D'est à ouest, la voie lactée traverse le ciel comme une immense écharpe laiteuse ; elle n'est jamais aussi brillante qu'à cette époque.

Les Gémeaux se lèvent avec leurs deux astres étincelants, Castor et Pollux. Au-dessous d'eux, à 10 heures du soir, vous pouvez remarquer une lumière jaunâtre : c'est la planète Saturne, observable la plus grande partie de la nuit.

Capella avec le Cocher monte dans le ciel, tandis que Persée et Algol, encore plus élevés, passeront bientôt au zénith.

À l'ouest, Hercule se couche ; la Lyre et le Cygne descendent lentement. Remarquer le beau soleil bleu de Véga, ainsi que la brillante Deneb.

Vers la fin de novembre, Vénus se lève vers 4 heures du matin. L'étoile du Berger se rapproche en ce moment du soleil dans son mouvement apparent, mais son éclat est toujours splendide. Une lunette de batterie vous la montrera comme une jolie lune ayant passé de plusieurs jours son premier quartier.

Tournons-nous vers le sud ; ici les beautés célestes abondent. L'astre qui frappe le plus l'attention est Jupiter, très brillant en ce moment. Nos poilus l'appellent l'Étoile de la Victoire. Cet astre d'un éclat merveilleux actuellement n'est pas une étoile ; c'est une planète, la plus grosse de notre système solaire.

Bien des lecteurs m'ont écrit pour me dire qu'ils l'avaient cherché en vain sur les cartes célestes. Or, il faut qu'ils sachent une fois pour toutes que les planètes, d'un mot grec qui veut dire *errant*, se promènent dans le ciel et changent sans cesse de place. Jupiter brille en ce moment au-dessus du Bélier, dont il efface les étoiles faibles, entre les Poissons et la Baleine, deux constellations intéressantes qui passent au sud vers 11 heures du soir.

Fomalhaut, le Poisson austral, se couche, suivant de près le Capricorne. Au-dessus nous remarquons le Verseau et un peu sur la droite, vers l'ouest, Altaïr de l'Aigle avec la petite constellation du Dauphin.

Le Carré de Pégase passe en plein sud à 9 heures du soir, tandis que du côté de l'orient Aldébaran du Taureau accompagne les Pléiades.

Orion se lève, mais vers 11 heures, il étale dans le ciel ses brillantes étoiles.

Remarquez aussi entre Orion et la Baleine la grande constellation de l'Eridan que nous n'avions pas encore aperçue depuis ces derniers mois.

ABBÉ TH. MOREUX,
Directeur de l'Observatoire de Bourges.

(1) Le premier article de cette série mensuelle a paru dans le numéro 75.



LE CURÉ QUI MARIE SON FILS

Ce fut une cérémonie à la fois touchante et peu banale. L'abbé Courbe, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, a célébré, le 3 novembre, le mariage de son propre fils! M. Courbe, ancien professeur de mathématiques, n'entra dans les ordres que sur le tard, après son veuvage; il eut huit enfants, dont six sont allés au front. L'un fut tué héroï-

quement à Vauquois; un second, grièvement blessé, a été réformé; trois autres sont aumôniers aux armées. C'est précisément l'un de ces derniers, qui officiait aux côtés de son père! Le marié, maréchal des logis d'artillerie, glorieux blessé, est décoré de la Croix de guerre. Cette « messe en famille » avait soulevé une curiosité émue...



LES DRAMES DE LA MER... AU THÉÂTRE

Ne nous pressons pas trop d'être impressionnés, car il faut prendre ici le mot « drame » dans son sens théâtral. Ces sensationnels scaphandriers ne sont autres que des tragédiens de

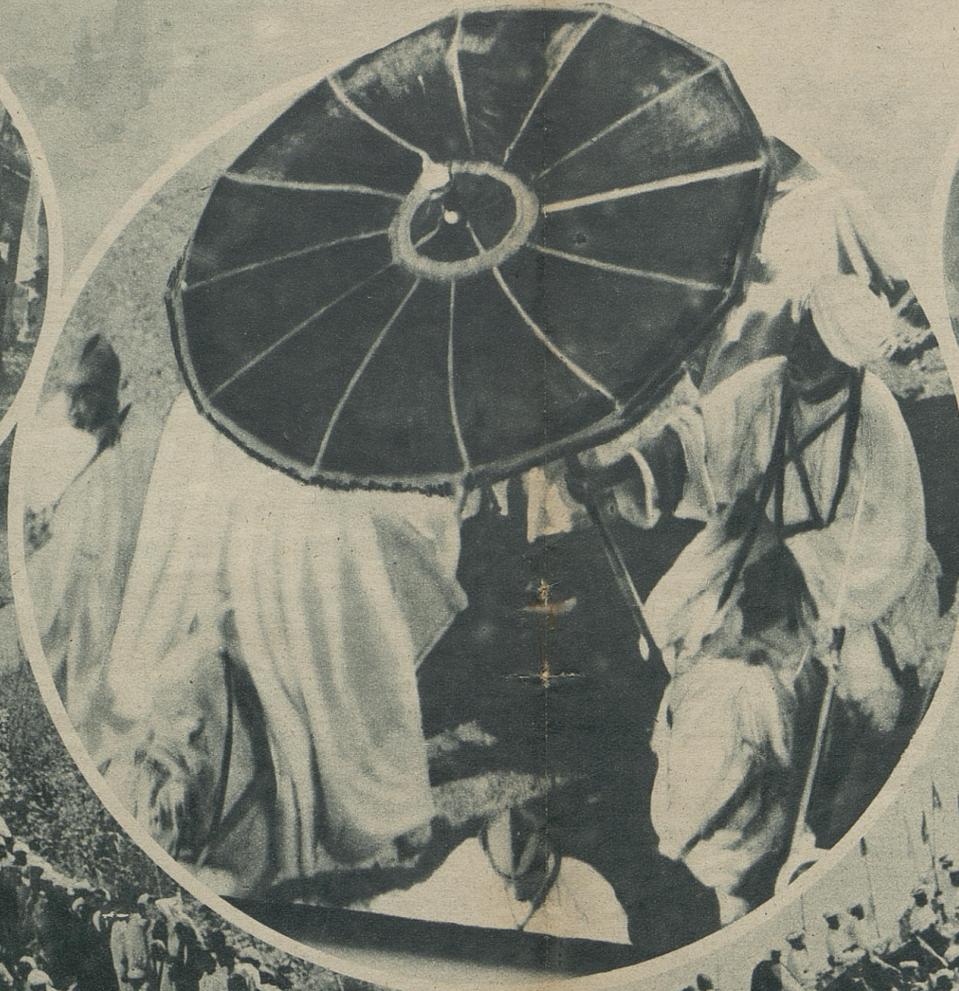
« Drury Lane » de Londres, et le fond de la mer n'est que toile peinte. La pièce, horrible à souhait, dans le genre de celles de notre « Grand Guignol », produit, dit-on, beaucoup d'effet.

Mme Lyautey et les dames de la Croix-Rouge.

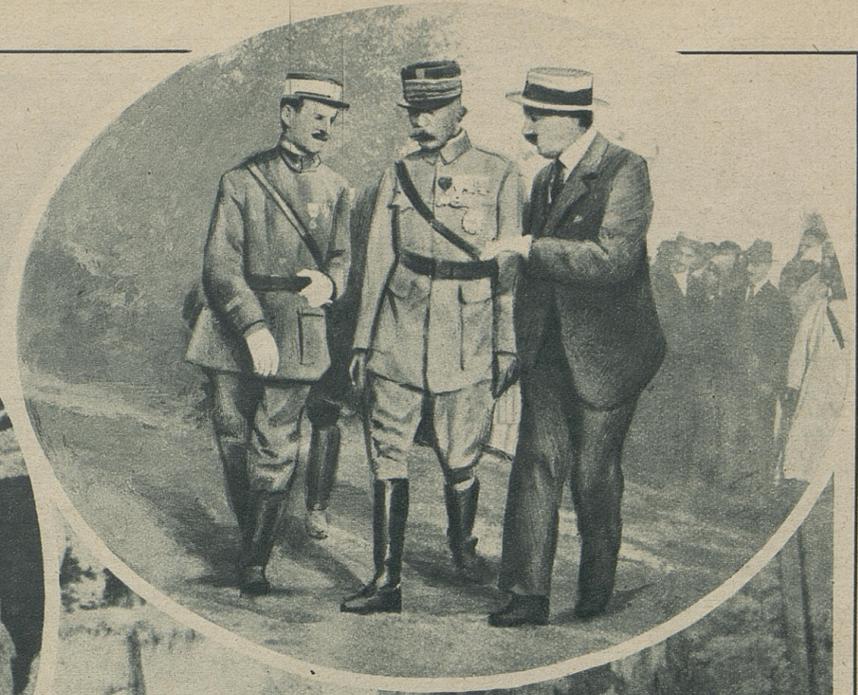


J'ai vu

Le sultan sous le parasol vert.



Le général Lyautey inaugure la foire.



L'entrée solennelle du sultan à Fez le 15 septembre.

L'ENTRÉE SOLENNELLE DU SULTAN

Pour la première fois depuis son avènement au trône, le sultan du Maroc, Moulay Youssef, dont on connaît le loyalisme vis-à-vis de la France, a effectué le traditionnel voyage à Fez, la Cité Sainte de l'Empire chérifien. Le souverain avait quitté Rabat le 14 septem-

bre accompagné par tous les dignitaires de sa cour et par tous les caïds des tribus, escorté par huit mille cavaliers superbement armés. Après quinze jours de voyage, Moulay Youssef fit le 30 septembre son entrée solennelle dans la ville si longtemps mystérieuse.



Le cortège va pénétrer dans la cour du palais impérial.

MOULAY YOUSSEF A FEZ

Au-dessus de la tête du monarque monté sur son cheval blanc, un cavalier soutenait le parasol en velours vert, emblème du pouvoir impérial. Ce riche et pittoresque spectacle, que les habitants de Fez n'avaient pas vu depuis plusieurs années, précéda de deux semaines

l'ouverture de la foire de Fez : le 15 octobre, le général Lyautey présidait dans la cour d'honneur du palais impérial à l'inauguration de la grande manifestation qui témoigne aux yeux des indigènes des bienfaits de la collaboration de la France au Maroc.

NOTES DU FRONT

SIMPLE CROQUIS

La vie lui fut infligée en mars 90. Dès qu'il fut au monde, son père décréta qu'il se prénommerait Claude-Joseph et qu'il serait — plus tard — officier d'infanterie ; puis, comme il criait trop fort, la sage-femme lui administra une magistrale fessée.

Dès lors, Claude-Joseph connut toutes les joies de la vie : il poussa, engraisa, fit ses dents, eut la rougeole, perdit ses cheveux blonds, les reconquit noirs, puis marcha tout seul.

Alors, sans raisonner, Claude-Joseph atteignit l'âge de raison ; il entra au lycée Condorcet, eut sa première aventure à quinze ans, son deuxième bachot à dix-huit, et faillit claquer, à dix-neuf ans, d'une vulgaire pleurésie ; puis de dix-neuf à vingt ans, Claude fit une noce atroce.

Son intelligence des femmes et son physique agréable le prédisposaient à devenir un don Juan parisien. Il tangota, fréquenta les boîtes à thé, eut pour maîtresse une authentique femme du monde qu'il aima réellement pendant plus de trois semaines ; puis il la trompa d'une façon dégoûtante avec une infâme théâtraine répondant au nom de Fanny.

Fanny était grande, bête et rousse ; ses dents attaquées lui donnaient l'haleine forte ; mais qu'importe.

A force de pousser, Claude parvint à un âge où nombre de braves petits jeunes gens songent à leur avenir ; malheureusement Claude était inapte à toute espèce de travail.

Son père, qui s'en doutait, le fit mander ; il lui expliqua en termes pathétiques la situation : Claude encaissa, demanda une huitaine pour réfléchir et partit d'un pas allègre retrouver sa danseuse. Le septième jour s'écoulait tranquillement quand, brusquement, des affiches annoncèrent la mobilisation générale : la guerre était déclarée.

Fanny eut peur ; elle pleura, cria, piqua une crise... Alors Claude-Joseph aperçut distinctement l'avenir ; il sonna, fit remarquer à la femme de chambre que sa maîtresse gisait sur le plancher et s'en alla porter la réponse à son père.

J'ai rencontré Claude il y a six mois, dans une boueuse tranchée de l'Artois. Comme il avait changé ! Ses yeux étaient profonds, sa moustache plus épaisse et sa peau, toute tannée et rouillée par le soleil ne sentait plus le parfum, mais le grand air et la poudre. Il était lieutenant ; sur sa capote, d'un bleu défraîchi et usé, luisait un ruban rouge et le ruban vert palmé de bronze ; sa démarche était sûre et ses épaules larges : c'était un mâle !

Ensemble nous fîmes quelques attaques et au cours de l'une d'elles, alors qu'il avait dépassé avec toute sa compagnie les premières tranchées allemandes, Claude tomba : une balle lui avait fracassé le crâne... Son corps fut ramené à l'arrière. On l'enterra pieusement dans le cimetière des soldats. Derrière son cercueil marchait le reste de sa compagnie qu'il avait si brillamment enlevée pour l'assaut. Sur lui, dans son portefeuille, cette lettre non cachetée, tachée de sang, fut trouvée :

« Ma chère maman,

« Ce soir 27 juin 1915. — Nous sommes là, tous, mes hommes et moi, dans ce boyau

bourbeux et plein d'eau, affalés, attendant le lever du jour pour bondir à l'attaque... Dans une heure, dans une heure à peine, nous devons prendre V... ! Nous le prendrons ! L'eau tombe, le canon ne cesse de mugir, et la terre, toute en feu, tremble comme si elle avait froid, et des hommes trouvent encore la force pour dormir la tête appuyée sur leurs sacs qu'ils ne doivent quitter.

« Et dire, ma chère petite maman, qu'il y a là, dans ce boyau, toute la belle jeunesse française et que tout à l'heure, bientôt, derrière moi, tous ces jeunes hommes vont courir en avant, la tête haute, pour distribuer la mort ou la recevoir... Comme c'est beau ! Par instant, pourtant, la carcasse tremble... La vie paraît si belle, si lumineuse, quand la mort nous frôle... Je te dis cela à toi parce que tu es forte, je puis te parler, tes lettres me le prouvent !

« S'il m'arrive malheur, ne pleure pas... ou plutôt si, pleure... pleure longuement, cela fait du bien... mais souviens-toi qu'il nous fallait prendre V... »

« Le jour se lève, la canonnade cesse. L'ordre arrive... des coups de sifflets. Nous partons... je... »

Les autres phrases, les toutes dernières, inondées de sang, étaient illisibles.

LE CUISTOT

Le nôtre se nomme Redad Ben el Hadj Mohamed ! Comme c'est très difficile à prononcer, tout court nous l'appelons Mohamed.

Redad Ben el Hadj Mohamed est cuistot. Pas le roi... mais presque !

Il est là parce qu'il a été blessé trois ou quatre fois et qu'il ne peut faire un métier plus dur.

Dans l'épaule — l'épaule droite je crois, — Redad Ben el Hadj Mohamed conserve soigneusement quelques grammes de ferraille boche.

Il eût bien voulu les faire évacuer es quelques grammes de ferraille, mais, d'après le « toubib », c'est, paraît-il, impossible.

Alors Redad Ben el, etc..., en a pris son parti et porte joyeusement son léger fardeau.

Afin de rétablir l'équilibre on mit sur son sein gauche la croix de guerre cloutée de deux étoiles ; de sorte que, maintenant, Redad Ben el Hadj Mohamed marche droit : son côté gauche est au même poids que son côté droit.

Redad Ben el Hadj Mohamed est fier ; il est heureux ; il chante du soir au matin en faisant sa popote et dort du matin au soir pour que ses copains qui gardent les tranchées boivent son « jus » et mangent sa « soupe ».

Il fut un temps où Mohamed était propre ; mais à présent, à l'instar de tous les cuistots, — j'entends ceux qui se respectent, — Mohamed est sale, graisseux, huileux et son souffle, qui est épais, laisse traîner dans tous les coins un parfum d'ail et d'oignon.

Pour cuisiner, Mohamed a choisi une maison dans N..., toute une maison de laquelle il ne reste que la cave renforcée par les amas de brique et de ferraille qui, au jour le jour et à la fantasia du Boche, se sont écrou-

lés : c'est là que Redad Ben el Hadj Mohamed est venu, un soir de relève, s'installer.

Un escalier de pierre mène à cette excavation.

Le jour, le reste de cette maison est visible à l'ennemi.

Aussi Mohamed a-t-il jugé bon, dans le but d'éviter les allées et venues, de dormir du matin au soir et de défendre à quiconque l'entrée de sa caverne avant la nuit ; Redad Ben el Hadj Mohamed est un sage.

Cet après-midi d'automne finissant, je me suis immiscé, à cause de la pluie, dans l'ancre de Mohamed et j'ai vu Mohamed qui ne cuisinait ni ne dormait.

Le jour n'arrivait pas dans la pièce.

Sur une table, qui à une certaine heure doit servir à découper la viande bouillie en portions, une chandelle de suif, en s'affaisant, brûlait.

Les murs de la cave suintaient ; à un clou une chéchia huileuse faisait tache. En haut, près du plafond, lentement des cloportes prenaient l'air.

Dans un des recoins, le plus obscur, un rat, un énorme rat de tranchée, assis sur son derrière, grignotait une croûte de pain. Sur le mur, l'ombre de ses moustaches imitait les faisceaux d'un long projecteur.

Sur une immense cuisinière qui ronronnait bouillait la soupe du soir.

Dans un autre recoin Redad Ben el Hadj Mohamed, assis à l'arabe, face au mur, extrayait méthodiquement de l'intérieur de sa chemise des petites bestioles grosses comme des grains de blé.

Le rat continuait de s'engraisser en grignotant, avec ses dents du devant, son croûton de pain.

Redad Ben el Hadj Mohamed posait délicatement sur le sol, derrière lui, les poux sans les tuer.

Un éclatement très proche facilita ma sortie, cependant que le souffle de l'explosion soufflait la bougie et précipitait par terre les cloportes.

Redad Ben el Hadj Mohamed ne bougea pas, le rat non plus, et la soupe du soir continua de bouillir en chantonnant.

HENRY DECOIN.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 1^{er} au 7 Novembre.

MERCREDI 1^{er} NOVEMBRE. — Les Roumains se maintiennent à Dobroudja et progressent dans la vallée de Jiul.

— Le « Deutschland » arrive en Amérique.

JEUDI 2. — Importante victoire italienne sur le Carso, 5 000 prisonniers.

— Succès sur la Somme vers le Transloy : 750 prisonniers.

VENDREDI 3. — Nous avons réoccupé le fort de Vaux, abandonné sans combat par les Allemands.

— Les Italiens font encore 3 500 prisonniers.

SAMEDI 4. — Terrible collision de deux vapeurs en mer d'Irlande, près de 100 noyés.

— Les Roumains accentuent leurs succès sur le Jiul et font des prisonniers.

DIMANCHE 5. — Nous sommes entièrement maîtres des villages de Vaux et de Damloup.

— L'Autro-Allemagne proclame « l'indépendance » de la Pologne.

LUNDI 6. — L'avant-garde de Mackensen se replie en Dobroudja.

— Un cuirassé allemand est torpillé dans la mer du Nord.

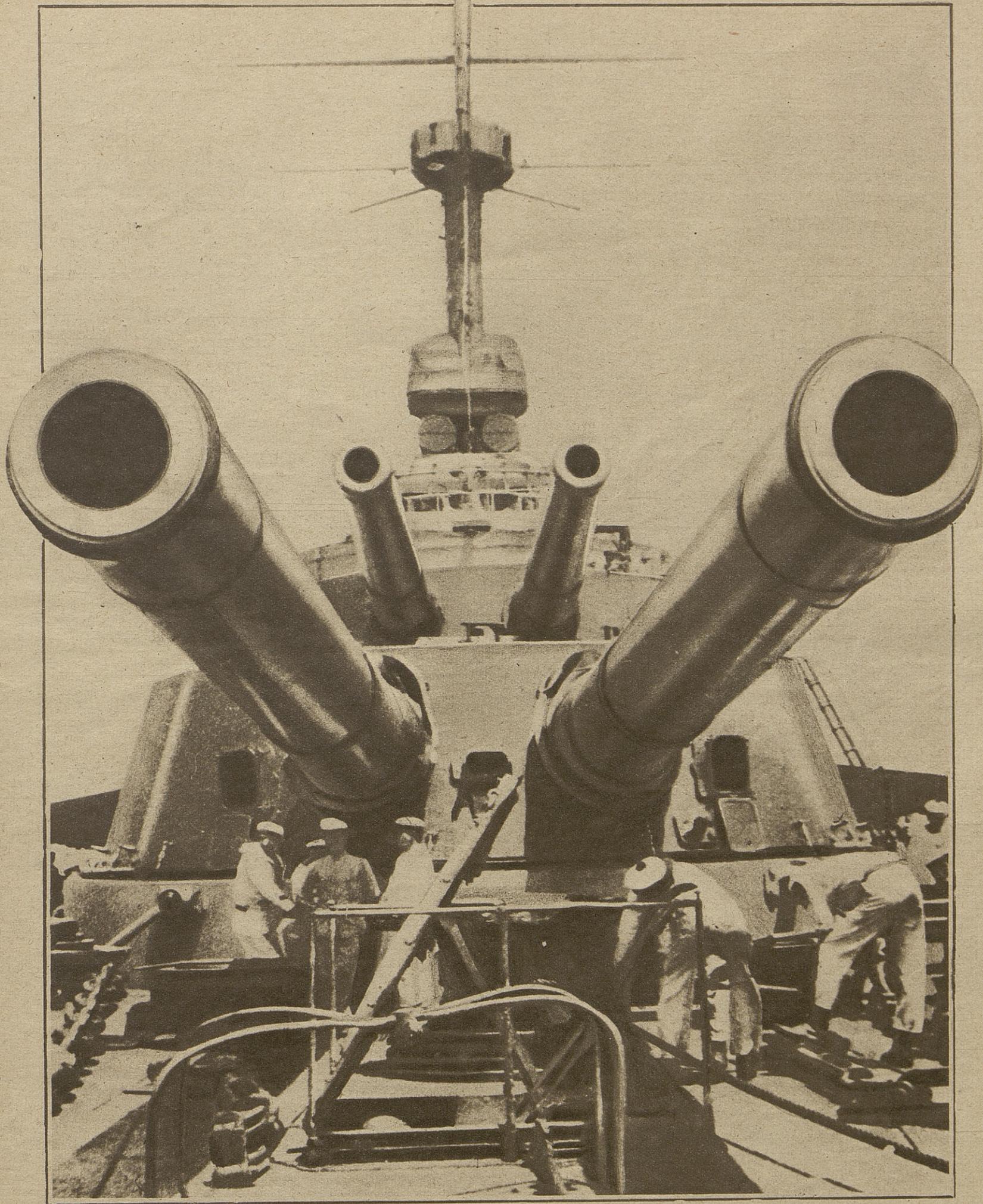
MARDI 7. — Les Français prennent Ablaincourt et le Pressoir.

— Le gouvernement français décide la fermeture des magasins à partir de 6 heures du soir.

— Elections du président de la République des États-Unis.

— Le paquebot *Arabic* est coulé par un sous-marin.

J'ai vu...



EN RADE DE SALAMINE

Nos lecteurs savent combien étaient urgentes et nécessaires les dispositions prises à Athènes par le vice-amiral Dartige de Fournet, commandant la flotte des Alliés, pour assurer des bases sûres à notre armée de Salonique. Voici prise en rade de Salamine, au passé légendaire, une des plus grosses unités de

notre flotte de bataille, le cuirassé *P...*, dont les canons braqués sur la côte

SAC AU DOS ⁽¹⁾

... Sac au dos !
Instantanément la compagnie est prête, traverse la route, et s'étire — homme par homme — le long du mur. L'attente commence, une attente qui durera trois heures.

On regarde éclater les shrapnells autour de l'église.

— L'auront !
— L'auront pas !
— Sales cochons !

Ça ne fait rien : ils ne l'ont pas encore, l'église de Chuignolles. Et, après tout, quelle camelote que leurs obus ! Un roulement de billes sur les toitures, de la fumée blanche et jaune, rien de plus.

— Vjjj...

Les dos s'arrondissent. Un bris sec : le projectile creuse un trou rond dans les tuiles et tombe sans éclater dans la grange où nous cantonnions.

— C'te veine !
— Y n'bousilleront plus l'pinard !

Et, à ce mot magique de *pinard*, les mains attirent les bidons, et les troupiers s'offrent une rasade. Autour les autres compagnies regardent, des voix braillent leur surprise.

— Hé ! les gars ! d'où qu'est qu'vous l'avez débusqué ?

— D'la cave à Guillaume, t'en fais pas !
— Va donc, biffin ! C'est d'la flotte !
— Biffin toi-même ! A ta santé !

Et les rires sonnent clair dans le village où les obus se font plus rares. Pas un percutant n'est tombé. Le stock prussien s'épuiserait-il ?

Le capitaine Peignot se promène, nerveux, devant sa compagnie. Il a, comme d'habitude, le cou engoncé dans un foulard rouge, et son képi de « mobile » sur l'oreille. Il enrage de n'être pas encore de la fête, lui qui rêve toujours de charges victorieuses.

Un capitaine de chasseurs à pied longe nos sections. C'est celui-là même qui commandait au matin les petits cyclistes. Il va reconnaître le terrain, car ses hommes attaqueront tout à l'heure. Soudain nos regards se croisent, un même cri jaillit de nos lèvres.

— Vous ! Pas possible !

Et le capitaine Lelong serre amicalement mes mains tendues. Nous nous étions connus à Paris, lorsqu'il suivait les cours de l'École de Guerre.

— Ça va, vous savez. Ça va même très bien. Ils sont à court de munitions là-bas, et leurs tirailleurs se replient.

— Vous venez de loin, mon capitaine ?

— De Russie, où je m'occupais de la mobilisation générale. Mais de savoir les casques à pointe vainqueurs, je n'ai pas pu y tenir. Je suis rentré.

— Vous en êtes de rudes, ce matin ?

— Ils m'ont tué et blessé quelques chasseurs. Nous réglerons nos comptes d'ici peu.

— Et Paris ? Vous avez des nouvelles ?

— Paris, ça ne compte plus, mon cher. Nous échangeons une dernière accolade ; et, de son même pas tranquille, le capitaine Lelong repart vers la bataille.

Un commandement a jailli au loin. Des caporaux font l'appel. Trois compagnies du 43^e s'ébranlent et nous frôlent d'un pas alerte...

— Au revoir, les poteaux !
— Ça va barder pour leur matricule !
— T'en fais pas, ma vieille ! On reverra Pantruche !

Un calme impressionnant se dégage de cette foule en armes, irrésistiblement entraînée comme pour une manœuvre vers la tempête. Le capitaine Peignot est radieux : sa compagnie va « donner ». Il nous salue d'un « au revoir ! » rapide, et disparaît dans un tournant, vers le nord-est.

Maintenant la route est vide ; une poussière grise retombe sur nos uniformes, les hommes bâillent et se déchargent des havresacs. Plusieurs s'allongent au ras des murs. Notre compagnie, la 14^e, est en réserve : elle partira la dernière.

L'ennemi a raccourci son tir. Les shrapnells éclatent à l'orée du hameau, dans un fouillis d'arbres où craquent des branches. Les premiers blessés commencent à descendre vers Chuignolles. Ce sont des chasseurs dont le bataillon a dû être engagé sur la droite, et que nous n'avons pas vus déboucher. Ils soutient naïvement sous leurs bandages rougis, et leur voix affaiblie nous répète inlassablement : « Ça va, ça va... »

Et puis nous sommes repris par nos rêves ; les conversations languissent. Oh ! ces rêves, tous les mêmes : la maison familiale, une femme inclinée sous la lampe, un bel enfant qui sommeille en souriant à la vie. Et les fautes passées nous reviennent avec un grand désir de réparation... Chacun, sans se rendre bien compte, s'épure l'âme... Ne faut-il pas que la minute prochaine nous trouve meilleurs, pour que — si l'on tombe — ce soit en beauté ? Et l'on crayonne hâtivement les mots d'espoir aux êtres aimés, les mots d'inébranlable confiance et de sereine résignation... Ensuite, regards plus clairs, cœur plus limpide, chacun s'emplît les yeux du paysage de France, de la belle nature à demi broyée qui nous environne ; et dans un grand élan intérieur s'exhale chez tous, au contact des ruines, l'immense amour de la Patrie. C'est cette flamme sainte qui donne aux soldats tombés la majesté des statues, et c'est par elle que des tombeaux épars jaillira l'indestructible grandeur.

Le capitaine Billault se hâte vers nous. On reprend les havresacs, et les sections attendent, l'arme à la bretelle. Au commandement du chef, on fait un « à droite », et l'on part à la file indienne. Après la dernière maison du hameau, la compagnie oblique vers l'est et se masse dans un ravin proche. Des balles passent, qui sonnent ou qui sifflent. Chacun, le lebel à la main, met genou en terre. Les obus boches éclatent à notre gauche, entre le ravin et les maisons de Chuignolles. Sous de beaux arbres l'insouciant Ferrare ramasse avec soin les noix qu'abattent des explosions. Devant nous, en plein nord, un bout de prairie se frange d'une route blanche ; derrière la route, des collines boisées ; à notre droite, des boqueteaux encore, sur un renflement de terrain. Nos troupes se dissimulent dans tous les replis. Quelques cadavres tachent de noir l'herbe foulée. Et par la prairie baignée de soleil s'en viennent des brancardiers courbés et des blessés chancelants. Les balles continuent leur musique monotone, que domine tout à coup la ronde ronflante des éclats d'obus.

Coup de sifflet. Une par une, les sections bondissent. Arrivées dans la prairie, elles tournent à droite et, au pas gymnastique, à cent cinquante mètres vers l'est, atteignent un chemin creux. Nouvel arrêt. La fusillade, en avant de nous, est infernale ; des mitrailleuses se répondent ; les sifflements nous environnent. Où sont les Boches ? Impossible de rien voir du fond de cette fosse. En un coin d'ombre, des chirurgiens travaillent, et les brancards sanglants s'égouttent, dressés contre le talus. L'adjudant Dupont, mon voisin, lit d'anciennes lettres, qu'il a tirées de sa cartouchière. Et toujours, par-dessus nos têtes, gémissent d'innombrables ricochets. Le soleil soudain se voile. Le ciel est strié de nuages gris, qui de minute en minute s'épaississent. Bientôt de larges gouttes de pluie fauchent les feuilles sèches, tandis qu'une de nos batteries tire sans relâche vers Chuignes et Fontaine-lès-Cappy.

Des chasseurs arrivent en renfort. Leurs premières escouades, au lieu de s'engager dans le chemin creux et de progresser sous les couverts, se mettent à gravir le talus pour mieux voir la bataille. Tous nos conseils sont vains : l'adjudant qui les commande s'avance sur la crête et se hâte. Il n'a pas même parcouru cinquante mètres que le feu des mitrailleuses ennemies se déclenche... Les petits chasseurs s'effondrent avec leur chef de section... Nous arrêtons les autres et les dirigeons prudemment par les fossés qui bordent les boqueteaux. Les balles allemandes volent drues et rageuses. De nouvelles mitrailleuses dévident leur ta-ta-tac mécanique. Nos brancardiers sont allés sur la crête, au péril de leur vie, relever les chasseurs qui râlaient...

Mais un groupe tragique apparaît, qui revient des premières lignes. Quatre marsouins, une civière aux épaules, très droits sous l'avalanche de mort, descendent vers notre ravin. Leurs visages sont crispés de détresse. Derrière eux, un soldat blessé, qui tient dans sa seule main valide un sabre d'officier et un képi galonné d'or, pleure silencieusement. Le capitaine Peignot vient d'être frappé d'une balle au cœur. Ayant aperçu du flottement dans la ligne allemande, il avait bondi à la tête de ses hommes ; mais un coup de feu mortel l'abattait sur la position conquise. Et le corps rigide, jauni, d'où s'écoule un filet rouge, défile — parade suprême — devant les sections qui saluent...

14^e compagnie, garde à vous !

Nos troupes progressent ; il nous faut maintenant longer à notre tour la crête, et ramper au delà, dans les betteraves, pour gagner, plus à l'est, un petit bois protecteur. Les coloniaux grimpent franchement, se hissent, atteignent le champ de betteraves et le mince fossé du boqueteau. Les balles rasant les têtes, mais pas un de nous n'est atteint. On s'étend alors de tout son long dans la terre grasse, sous la pluie qui ruisselle, tandis que les branchages tombent des arbres mitraillés....

C'est dans le prochain numéro de *J'ai vu...*

QUE NOUS COMMENÇONS LA PUBLICATION DE

Cassinou va-t-en guerre

Roman inédit de Charles DERENNES

Illustrations de Léon FAURET

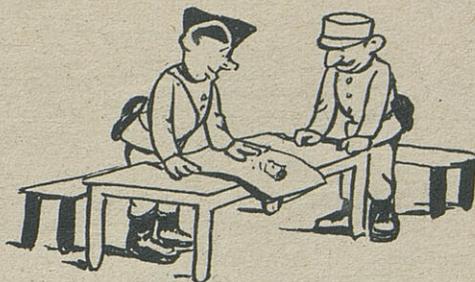
(1) Cette belle page est extraite de *Morchanges*, le livre du poète R. Christian-Frogé qui vécut avec le régiment de marsouins auquel il appartenait les heures inoubliables de l'avance puis de la retraite des Français en Lorraine.



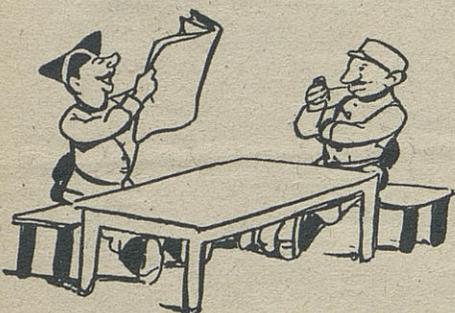
Tu parles, mon vieux, que voilà une revue bien faite qui ... en remontrera à Monsieur Avion lui-même!



Pige moi un peu ce récit d'un combat aérien ! rien qu'à le lire, ça sent le brûlé!



Et ce portrait de l'aviateur B!! qui s'il n'avait pas qu'à la tête, on lui serrerait la main!



Ah! celui-là, je le reconnais! c'est le lieutenant M... celui qui a lancé des bombes sur la ville de K, dans le canton de B..... (province de S....)



Mince de documentation! Ils savent tout! que j'ito dis! c'est sûr qu'ils savent quand finira la guerre!



Tiens! voilà G... le massacreur des Boches qui eh a amoché à lui tout seul autant qu'il y a de sardines dans la Manche!... .. comme qui dirait qu'on marchait dessus!..



N' t'en fais pas! mon vieux; v'là un journal qui est un peu là!



Et quand tu l'auras par cœur, tu pourras être général!..!



Marcel Cappy

Je s'appelle : (LA GUERRE AÉRIENNE!!)



C'est aujourd'hui 16 novembre que paraît le premier numéro de **La Guerre Aérienne Illustrée**

Le n° 0 fr. 50

EN SOUSCRIPTION :

Un an, 52 numéros : 23 francs au lieu de 26 francs.
Six mois, 26 numéros : 12 francs au lieu de 13 francs.
Ces prix de souscription seront augmentés à partir du 1^{er} décembre.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris

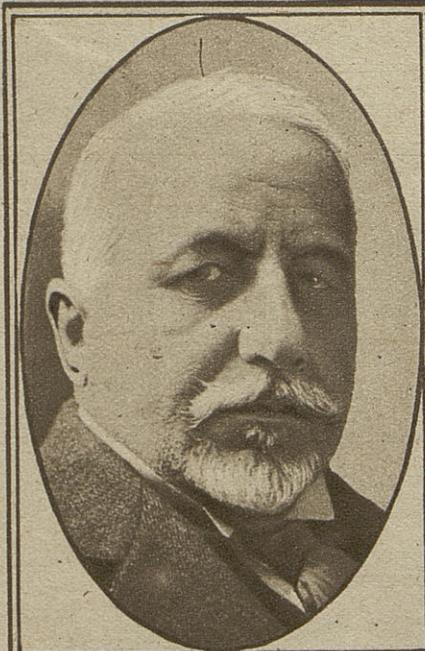


LES TERRITORIAUX CASSEURS DE CAILLOUX

Qui eût pu prédire à ces territoriaux qu'ils casseraient un jour des cailloux sur les routes, ainsi que des cantonniers? Mais si ces « pépères » à cheveux gris besognent stoïquement, sans récrimination comme sans gloire, c'est qu'ils ont conscience de l'importance de leur

rôle, quelque ingrat qu'il paraisse. L'empiérement perpétuel des routes défoncées par les marmites et les théories de camions lourds, c'est l'indispensable condition de la victoire — et c'est, en attendant, ce qui contribue à sauver Verdun... (et la France)!

EN MARGE DE LA GUERRE

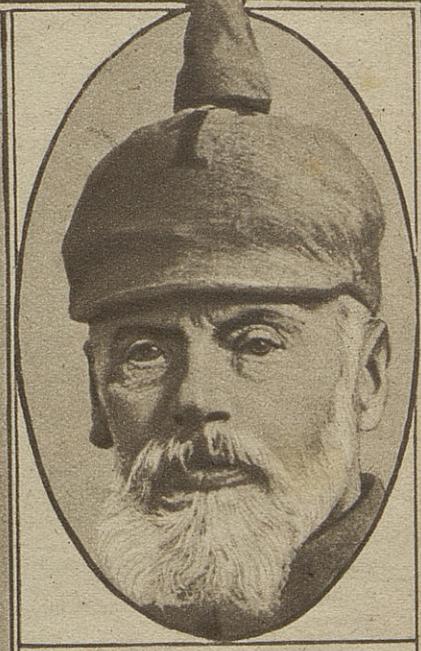


M. Tittoni, ambassadeur d'Italie à Paris, devient ministre d'État.



JOURNÉE NATIONALE DES ORPHELINS Guerre 1914-15-16.

Petits Français et petites Françaises, pour les enfants dont les papas ne sont plus, donnez ce que vous pouvez, donnez un peu de votre joie, donnez un peu de votre bien-être et beaucoup de votre amour! Les Orphelins de la guerre sont vos petits frères et vos petites sœurs. Ne les oubliez pas.



Le prince Léopold de Bavière que les Allemands veulent faire roi de Pologne.



M^{lle} Tscherning, directrice de l'hôpital danois à Paris, reçoit la Légion d'honneur.



M^{lle} Edmond Guérand, de l'Odéon, a reçu, comme infirmière, la médaille des épidémies.

Fal vu.
EN MARGE DE LA GUERRE



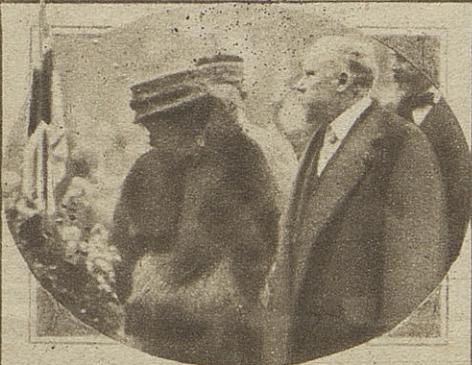
M. Protopopoff, ministre d'État en Russie, félicite des soldats cités à l'ordre de l'armée des Carpathes.



Le boxeur Georges Carpentier, aviateur au front, vient de recevoir la médaille militaire.



A Paris, le 1^{er} novembre, un soldat du tsar achète l'insigne de la journée des Orphelins.



M. et M^{me} Poincaré visitent à Bagneux les tombes des soldats, morts pour la France.



Un ami d'Édouard VII, le marquis Henri-Charles de Breteuil (X), qui vient de mourir à Paris.



Le docteur Barthe de Sandfort (X), inventeur, du traitement de l'ambrine contre les brûlures.



La séance du conseil municipal de Soissons, à la mairie du X^e arrondissement de Paris, le 4 novembre.



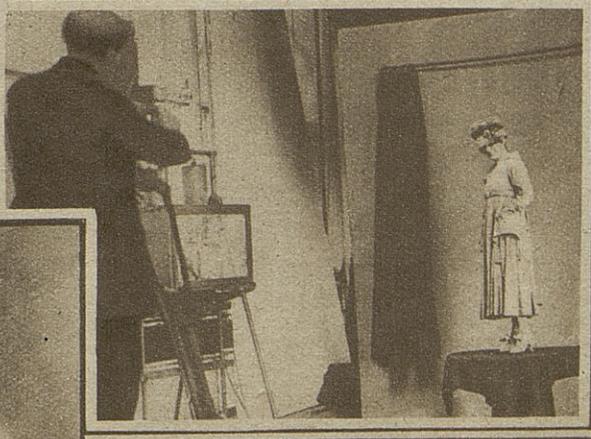
Le roi d'Espagne Alphonse XIII, la reine et leurs enfants avec la reine mère et toute la famille royale.



M^{me} La Fonta qui vient de faire le portrait de l'évêque d'Amiens.



M. Rannerri, ministre de l'Agriculture en Italie, en mission dans les montagnes des Abruzzes.



Dans les coulisses du cinéma : un modèle pose pour un film de modes destiné à l'Amérique.



Un remarquable portrait par Noël Dorville de M. Valery Hermy, le dévoué secrétaire de l'Association des secrétaires de rédaction.



Le sous-lieutenant Chaput félicite Contenet.



Contenet prend le départ.

L'AS ET LE CHAMPION

A la réunion qui eut lieu, le 5 novembre, au Vélodrome d'Hiver, on disputa le prix Stéphane qui mit aux prises, sur une heure derrière motocyclettes, plusieurs stayers réputés. Les populaires trépignèrent d'enthousiasme en voyant comme starter, l'héroïque sous-lieutenant aviateur Chaput, l'as qui se

remet peu à peu de ses blessures et qui aspire à reprendre au plus vite sa place dans la fameuse escadrille. Et, lorsque le coureur Contenet — pilote dans une escadrille du camp retranché — eut battu ses adversaires en couvrant 67 kilomètres 764, ce fut l'as qui remit une gerbe de fleurs au champion!